La Section Clinique de Nantes 2021- 2022 :

Comment s'orienter dans la clinique... à partir des semblants

Séminaire théorique :

Lecture de J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* (1971), Seuil, 2006, texte établi par Jacques- Alain Miller.

Séance 6, mars 2022 : Lecture du chapitre VIII, « L'homme et la femme et la logique ».

L'homme et la femme et la logique

Bernard Porcheret

Dans les dernières séances de ce séminaire, Lacan cherche à distinguer deux types de jouissance : la jouissance phallique et une autre jouissance, qu'il situe du côté dit "femme". Dès le début de ce séminaire, il s'était éloigné de la linguistique, réalisant qu'elle ne permettait pas de rendre compte de la jouissance. Il se tournait alors vers la logique. Tout au long de son séminaire, et explicitement à partir de la sixième séance, « D'une fonction à ne pas écrire », il essaie d'écrire une formule logique pour l'homme, et une autre pour la femme. L'atelier à ciel ouvert qu'est son séminaire n'aboutira aux formules de la sexuation que deux années plus tard, avec le *Séminaire XX*, *Encore.*[1]

Ces nouveaux développements n'invalident pas ses élaborations antérieures ; celles-ci sont même tout à fait nécessaires pour analyser et interpréter. Les différentes périodes de l'enseignement de Lacan explorent cliniquement et théoriquement les facettes et les temps différents que l'on rencontre dans le temps long de l'expérience analytique.

On verra dans cette séance comment Lacan se saisit des différentes étapes du progrès de la logique elle-même, l'usage qu'il en fait, et les conséquences qu'il en tire.

La relation sexuelle n'est pas inscriptible

Dans ce chapitre, Lacan fait un bref retour au conte d'Edgar Poe, *La lettre volée*, sur lequel il s'était appuyé pour poser que la lettre féminise. Je le reprends brièvement.

[1] J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XX, *Encore* (1972-1973), Seuil, 1975, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 73.

Dans ce conte, aucun protagoniste ne sait rien du contenu de la lettre. Et cependant, sa révélation provoquerait un scandale. Ce n'est pas l'éventuel contenu sexuel qui pourrait le provoquer, mais le fait que la lettre est adressée à la Reine par un homme dont les responsabilités sont très importantes au sein de la Cour. Or l'ordonnancement d'une Cour, *fondé* sur l'artifice, incarne une certaine distribution de la jouissance. Il est fondé qu'elle met le rapport sexuel au plus bas. Un homme bien né ne saurait prendre ombrage d'une liaison de son épouse, à condition de sa décence, c'est-à-dire que les formes soient respectées ; et – cela est dit ironiquement par Lacan –, à condition qu'il n'y ait pas de bâtard, quoique cela puisse servir au rajeunissement d'un sang.

Seule la Cour, redoublant l'artefact de la noblesse d'une distribution de la jouissance, continue-t-il, peut donner sa place au besoin sexuel. Il n'y a rien de tel qu'un tel artifice pour faire apparaître le besoin sexuel dans ce qu'il a d'irréductible, faire apparaître ce reste, cette part minimale qui ne peut être sublimée. Ce reste dans le rapport sexuel n'est pas mesurable ; il ne peut sembler l'être que dans l'artéfact de la relation à l'Autre.

« C'est bien cet élément d'indétermination où se signe ce qu'il y a de fondamental, c'est à savoir […] que le rapport sexuel n'est pas inscriptible, *fondable*, comme rapport. »[2]
Donc, si la lettre sert quelque chose qui est de l'ordre du sexe, « ce n'est certes pas un rapport *sexuel*, mais un rapport, disons, *sexué. »* [3]

Pourquoi rapport *sexué*, et quelle différence avec rapport *sexuel* ? Parce que tout ce qui est du langage a rapport avec le sexe. C'est ce que Freud a montré par l'intermédiaire des formations de l'inconscient : rêves, lapsus, mots d'esprit plus ou moins tendancieux, symptômes. Et si tout du langage a rapport avec le sexe, c'est bien précisément parce que le rapport sexuel ne peut d'aucune façon s'y inscrire.

L'ininscriptible du rapport sexuel
"Il n'y a pas de rapport sexuel inscriptible chez l'être parlant" ne veut pas dire qu'il ne se passe rien entre hommes et femmes – il y a tous ces jeux de parade, relations charnelles, etc. Cela signifie que ce qui se passe est lié à l'usage des semblants, mais ne peut s'écrire en logique.
Lacan précise qu'il n'a jamais dit que le rapport sexuel échoue à être énoncé dans le langage ; il ne dit pas *énoncé*, mais *inscriptible* : « Si je dis *inscriptible*, c'est parce que ce qui est exigible pour qu'il y ait fonction, c'est que, du langage, quelque chose puisse se produire qui est l'écriture expressément, comme telle, de la fonction (…) écrite $\mathcal{F}$, dans son rapport avec x, soit $\mathcal{F}(x)$. »[4]

En quoi le langage ne rend-il pas compte du rapport sexuel ? De l'inscription que le langage est capable de commenter, « il ne peut faire que cette inscription soit ce que je définis comme inscription effective de ce qui serait le rapport sexuel ».[5]
Que serait une inscription effective ?

- Elle mettrait en rapport les deux pôles, les deux termes qui s'intituleraient de l'homme et de la femme ;

[2] J. Lacan, *D'un discours…, op. cit*., p. 131.
[3] *Ibid*. Les italiques sont de nous.
[4] *Op. cit.,* p. 132.
[5] *Ibid.*

- en tant que cet homme et cette femme sont des sexes, respectivement spécifiés du masculin et du féminin ;
- chez qui, chez quoi ? chez un être qui parle ;
- autrement dit un être qui, habitant le langage, se trouve en tirer cet usage qui est celui de la parole.[6]

Ce n'est pas rien, poursuit Lacan, de mettre en avant la lettre à propos d'un certain rapport d'une femme avec ce qui, de loi écrite, fait qu'au titre de Reine, elle est l'image de la femme comme conjointe au Roi. « Quelque chose autour du rapport sexuel est ici improprement symbolisé, et typiquement autour du rapport comme sexuel, et il n'est pas vain qu'il ne puisse être incarné que dans des êtres de fiction. »[7]

Le fait que cette lettre soit adressée à la Reine, donc dans ce contexte, donne à la lettre valeur de signe. « Ce signe – il s'agit de la lettre –, est bien celui de la femme pour ce qu'elle y fait valoir de son être, en le fondant hors de la loi, qui la contient toujours, de par l'effet de ses origines, en position de signifiant, voire de fétiche. »[8] Et Lacan précise bien dans quel champ nous sommes : « [Ceci], bien entendu, ne peut-être énoncé hors de l'introduction de la psychanalyse ».[9]

La structure de fiction de la vérité

Donc la lettre, en tant que signe, « pose sa question »[10], elle prend sa fonction de mettre en valeur la structure de fiction de la vérité.

Le contexte du conte en est d'autant plus exemplaire, à savoir le fait que le rapport sexuel soit étatisé, incarné dans celui du Roi et de la Reine. La lettre circule de mains en mains, et sur chacun elle projette son ombre. Tous ceux qui la possèdent à un moment donné en sont féminisés. Ce que Lacan nomme la *fonction de l'ombre*. On sait qu'une ombre, pour être produite, a besoin d'une source de lumière. Cette lumière, dans l'expérience analytique, est produite par le champ de la vérité. On va d'effets de vérité en effets de vérité. Mais à chaque fois que la lumière que ce champ répand s'exerce, à chaque instant elle projette une ombre ; et c'est cette ombre qui porte effet. On doit donc interroger la vérité elle-même sur sa structure de fiction.

Ainsi, la lettre « n'est pas à la femme dont elle porte l'adresse qu'elle satisfait en arrivant à sa destination, mais au sujet ». Le sujet étant, dans l'inconscient, « ce qui est divisé dans le fantasme » par l'objet *a,* « c'est-à-dire à la réalité en tant qu'engendrée par une structure de fiction. »[11]

La structure de fiction est l'essence même du langage

La lettre, on vient de le préciser, ne prend sa fonction que de mettre en valeur la structure de fiction de la vérité. C'est du fait que la vérité ne progresse que d'une structure de fiction que

[6] *Cf. p. 132.*
[7] *Ibid.*
[8] *Ibid.*
[9] *Op. cit.,* p. 133.
[10] *Ibid.*
[11] *Op. cit.,* p. 134.

quelque chose peut se produire d'une interrogation, d'un serrage, d'une presse qui la met au pied du mur de la vérification.

Il y a une voie de vérification qui s'attache à saisir où la fiction bute, et ce qui l'arrête. C'est *la contradiction*. En effet, quel que soit ce que les progrès de la logique nous permettent d'écrire, cette butée est tout à fait efficace de s'inscrire à l'intérieur même du système de la fiction.

C'est pourquoi nous devons nous en tenir à ce qu'il en est de l'inscriptible dans son rapport à la vérification. La science, elle, par la voie de la logique, permet la vérification en abandonnant tout recours à l'intuition. Lacan fait référence à ce qui a frayé la voie à la découverte newtonienne : aucune fiction ne s'avérait satisfaisante, sinon l'une d'entre elle qui devait abandonner tout recours à l'intuition pour s'en tenir à un certain inscriptible.

Mais tout est-il inscriptible dans le champ psychanalytique ? Lacan va s'essayer à formaliser ce point de butée. Dans l'analyse, on va d'effets de vérité en effets de vérité. Des signifiants-maître, des S_1, c'est-à-dire des signifiants de l'Idéal du moi, chutent, des points de fixation pulsionnels s'imposent dans une scène qui se construit. C'est ce qu'on peut nommer la construction du fantasme. Le fantasme est le versant imaginaire de la pulsion. Peu à peu, dans le temps long de l'analyse, le fantasme perd son poids imaginaire, et corrélativement une part de sa valence de jouissance. Quand l'analysant mène son analyse à son terme vrai, jusqu'à la passe, alors, lorsqu'il se retourne, il s'aperçoit qu'il s'agissait d'une construction, d'une fiction. Il devra alors consentir à la lâcher, comme l'accessoire en lambeau du théâtre passé de sa comédie dramatique. C'est ainsi que l'expérience analytique va presser et serrer ce qu'il en est de son rapport unique à une jouissance résiduelle, après avoir rongé son symptôme, lui qui est le versant réel de la pulsion, jusqu'à son os.

Comment vérifier que ce parcours analytique a atteint son terme ? Cette vérification peut se faire la construction par l'analysant de son analyse et du moment de passe. Elle tient pour une part à un récit, pour une autre à l'affect de la fin de son analyse. Mais cela serait sans valeur de vérification si on ne pouvait en repérer sa logique et son point de butée – un impossible.

Le recours à la logique

Depuis le début de l'année, Lacan différencie la parole de la lettre, la lettre seule permettant de saisir ce qu'il en est de la jouissance. C'est pourquoi, on l'a vu plus haut, il se sépare de la linguistique – linguistique qui reste tout à fait nécessaire dans l'expérience analytique, en tant qu'elle permet l'analyse des formations de l'inconscient ; et permet de situer la question de la vérité. En revanche, pour aborder la question des jouissances, il faut avoir recours à la logique, logique qui repose sur la dimension de la lettre.

Au niveau du discours de l'analyste, quelque chose fait obstacle à un certain type d'inscription. Rappelons-nous que dans le chapitre VI, intitulé « D'une fonction à ne pas écrire », Lacan avançait cette fonction, la fonction phallique, qui est à proprement parler *illisible*.[12]
Totem et tabou[13]est un mythe écrit. Il pourrait très bien passer pour l'inscription de ce qu'il en est du rapport sexuel. Or ce mythe freudien est très exactement fait pour nous pointer qu'il est impensable de dire *La* femme. Parce qu'on ne peut pas dire *toutes les femmes*. Le mythe

[12] *Op. cit.,* p. 111.
[13] S. Freud, *Totem et tabou* (1913), Petite bibliothèque Payot, 2001.

en effet introduit une impossibilité : que le père possède *toutes les femmes :* la fonction du Père repose sur un impossible, elle est radicale : à la racine, à l'origine.

Le Père de *Totem et tabou* est le Père originel, si l'on peut dire : il *initie* la série des pères. Or il y a une fonction à l'origine de l'écrit : le *pas-plus-d'un.* Sans pas-plus-d'un, vous ne pouvez même pas commencer à écrire la série arithmétique des nombres entiers. Il faut qu'il y ait un 1.

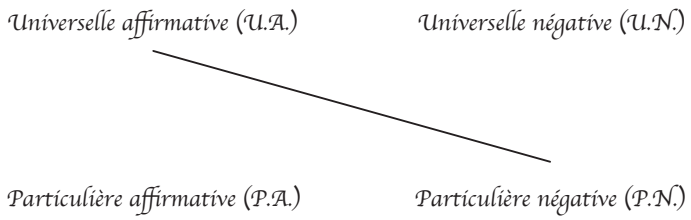
La jouissance sexuelle se trouve ne pas pouvoir être écrite. Quand il s'agit de structurer, de produire au moyen de symboles le rapport sexuel, ce qui fait obstacle, c'est que « la jouissance s'en mêle. »[14] La jouissance sexuelle n'est pas traitable directement, c'est pour cela qu'il y a la parole : le discours commence de ce qu'il y ait là béance. Ou bien, c'est parce que le discours commence, que la béance se produit.

Le principe de plaisir n'a qu'un sens – « pas trop de jouissance. (…)La jouissance sexuelle n'a trouvé pour se structurer que la référence à l'interdit de la jouissance. (…) de l'interdit sur la jouissance en tant que dirigée sur le corps propre, *en ce point d'arête et de frontière où elle confine à la jouissance mortelle*. Elle ne rejoint la dimension du sexuel qu'à porter l'interdit sur le corps de la mère. » [15] Le partenaire en l'occasion est bien en effet réduit à *une*, mais pas n'importe laquelle, dit Lacan, celle qui t'a pondu.
« La femme, j'insiste, qui n'existe pas, c'est justement la lettre – la lettre en tant qu'elle est le signifiant qu'il n'y a pas d'Autre, $\mathrm{S}(\mathbb{A})$. »[16]

Le carré logique
Dans son Cours « 1,2, 3, 4 »[17], Jacques-Alain Miller précise qu'il nomme ainsi son cours, *1,2,3,4*, parce qu'il s'agit des structures quaternaires en tant que logiques. Lacan les a formulées comme exigibles dans toute construction qui se fait à partir de l'inconscient.[18] Cette structure quadripartite est présente très tôt, dans le texte *Le mythe individuel du névrosé*[19]. Et il dit plus : « l'inconscient freudien relève du logique pur, c'est-à-dire du signifiant ».[20]

Le carré que Lacan a écrit et développé depuis deux années comporte quatre termes, le sujet barré, le S1, le S2, et l'objet *a*. Dans les pages que nous lisons, il fait appel au carré logique. Le carré logique est la grande structure quaternaire qui remonte à Aristote – c'est Apulée qui l'a mis en forme. Elle est exigible pour toute construction logique à partir de propositions.

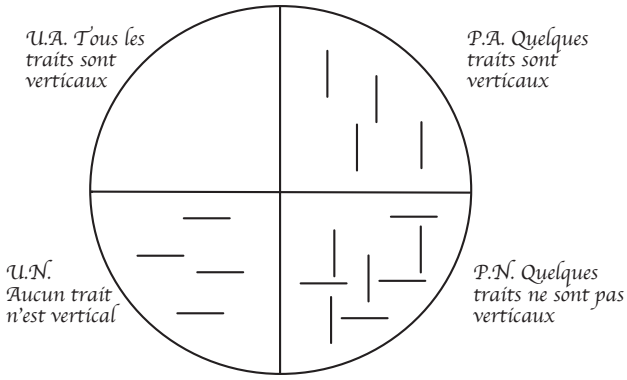
[14] *Op. cit.,* p. 107.
[15] *Op. cit.,* p. 108. Les italiques sont de nous.
[16] *Ibid.*
[17] J.-A. Miller, L'orientation lacanienne ; Cours 1984-1985, « 1, 2, 3, 4 », séance du 16/1/1985. On peut le trouver sur Cairn info. Transcription par Jonathan Leroy.
[18] Cf. J. Lacan, « Kant avec Sade » (1962), *Écrits*, Seuil, 1966, p. 774 : « Une structure quadripartite est depuis l'inconscient toujours exigible dans la construction d'une ordonnance subjective. »
[19] J. Lacan, *Le mythe individuel du névrosé*, collection Paradoxes de Lacan, Seuil, 2007.
[20] J. Lacan, *Autres Écrits,* Seuil, 2001, quatrième de couverture.



Logique aristotélicienne des propositions (Page 109)

C'est une logique formelle. Le point de départ chez Aristote tient en deux phrases : On appelle universelle la proposition *x appartient à tout (où x* est la variable) ou *x n'appartient pas à tout*. On appelle particulière la proposition *x appartient à quelque* ou *x n'appartient pas à quelque,* ou encore *n'appartient pas à tout*.

L'universelle affirmative, que Lacan écrit U.A., énonce, dit Lacan, une « essence » : par exemple, si "Toutes les licornes sont noires", la noirceur n'est pas l'attribut particulier d'une ou de plusieurs licornes particulières, mais l'être, l'essence de *La* licorne. L'essence de la licorne est d'être noire. L'universelle affirmative est une essence, mais une essence qui qui ne s'affirme que dans la logique. C'est un pur énoncé de discours, qui ne garantit pas l'existence de la chose dont il affirme une caractéristique. Comme le montre le schéma de Peirce, l'énoncé *tout trait est vertical* est parfaitement compatible avec ceci qu'il n'existe aucun trait.



Le schéma de Peirce (page 69)

Lacan trouve dans le schéma de C. S. Pierce, logicien américain de la fin du XIXe siècle, une figuration quaternaire qui rend et fait saillir ce que comporte et dissimule le carré logique traditionnel. (J'ai ajouté le schéma de Pierce, et déplacé ce paragraphe depuis la page suivante de ton tapuscrit)

Rien ne va contre un énoncé logique aristorélicien si ce n'est la remarque qu'*il y en a qui…pas.* C'est la particulière négative, *P.N.*, *Il y a des traits qui ne sont pas verticaux.* C'est la seule contradiction qui peut se faire par rapport au fait d'essence de l'universelle. Les deux autres termes sont tout à fait secondaires : l'affirmative particulière, *P. A.*, *il y en a qui…* Comment savoir si c'est nécessaire, impliqué par l'universelle affirmative, ou pas ? Ça ne prouve rien. L'universelle négative, *U. N.*, *il n'y en a pas qui…pas,* ne prouve rien non plus. C'est un fait.

Lacan remarque qu'en écrivant ce carré logique, on exclut un quanteur, une indication de quantité qui serait précisément la valeur propre du quelques-uns *mais pas tous*. Ce qui est fondateur dans le carré logique, ce qui est sa structure propre, c'est l'exclusion du *pas tous.* C'est ce *pas tous* exclu par Aristote[21] que Lacan relève pour en faire une relation constituante de la sexuation féminine.[22]

C'est ce qu'il dira dans « Télévision » : « Et voici ce que l'expérience ici suggère. D'abord que s'impose pour les femmes cette négation qu'Aristote écarte de porter sur l'universel, soit de n'être pas-toutes… »[23]

Il y a une voie de vérification qui s'attache à saisir où la fiction bute, et ce qui l'arrête. C'est la *contradiction*. En effet, quel que soit ce que les progrès de la logique nous permettent d'écrire, cette butée est tout à fait efficace de s'inscrire à l'intérieur même du système de la fiction, par exemple avec les paradoxes.
C'est pourquoi nous devons nous en tenir à ce qu'il en est de l'inscriptible dans son rapport à la vérification.
Lacan va s'essayer à formaliser ces points de butée.

La logique aristotélicienne des propositions
Prenons cet autre exemple de syllogisme aristotélicien sur l'universelle et la particulière dans leur forme affirmative.

- Tout homme (universelle) est bon
- Quelques animaux (particulière) sont des hommes
- Conclusion : quelques animaux sont donc bons.

L'homme a ici un statut symbolique qui s'énonce comme *l'homme.* Pour soutenir que quelques animaux sont des hommes, il faut préciser que ce que nous appelons homme chez l'animal, c'est l'animal qui se trouve habiter le langage. À ce moment-là, poursuit Lacan, il est justifiable de poser que l'homme est bon. La limitation, c'est de poser *l'homme est bon*. Mais sur quoi peut se fonder que l'homme soit bon ? Sur l'idée que le bon ne saurait s'instaurer que du langage.[24]
Pour Platon, en revanche, donc avant Aristote, l'Idée (avec un i majuscule) est au fondement du langage. Chez Platon, l'Idée est ce qui appartient au monde de l'intelligible, et qui seule possède la perfection éternelle et la réalité absolue. Le sage est celui qui parvient à contempler les Idées de Beau, de Vrai et de Bien. La théorie platonicienne des Idées développe une conception épistémologique qui reporte l'essence des choses dans une sphère intelligible. Le langage étant le monde des Idées, il n'y a pas de langage, pas d'articulation possible sans *l'Idée première du Bien*.

---

[21] Jacques Brunschwig, dans « La proposition particulière chez Aristote », *Cahiers pour l'Analyse* n° 10, 1969, distingue ce qu'il appelle la "particulière minimale" (Quelques x est $\mathcal{P}$, *n'étant pas exclu que tous le soient)*, de la "particulière maximale" (Quelques x est $\mathcal{P}$, *mais pas tous*). Et il raconte qu'Aristote a hésité entre les deux, pour finir par exclure la maximale. Ce choix a perduré dans la logique propositionnelle, et c'est de cette exclusion dont parle Lacan.

[22] Lacan remarque que dans le carré logique, le pas-tout s'écrit comme une particulière : *Quelques x ne sont pas…* L'universelle négative, *Aucun x est…* ne contredit pas l'universelle, mais dit seulement qu'aucun x n'y satisfait. Lacan, avec son pas-tout, va bien au-delà : il nie catégoriquement qu'il existe une universelle des femmes , un *toutes les femmes.*

[23] Lacan J. « Télévision », *Autres Écrits*, Seuil, 2001, p. 539.

[24] *D'un discours…,* p. 137.

On peut interroger autrement ce qu'il en est du *bon* dans le langage. Pour ceci, il faut simplement déduire les conséquences qui résulteront pour la position universelle de ceci que l'homme est bon. C'est ce que fait Meng-tzu, Mencius, penseur chinois confucéen, qui a vécu aux alentours de 380-289 av. J.-C. Bon, bon à quoi ? se demande Lacan – pour le service, pour aller au casse-pipe ? « Le *Vous êtes bon* a sa valeur absolue. C'est ça le lien central qu'il y a du bon au discours. Dès que vous habitez un certain type de discours, vous êtes bon pour qu'il vous commande. » [25]

Dire que quelques animaux sont bons n'est pas du tout une conception simplement formelle. « Que quelques animaux soient bons ne se limite pas à ceux qui sont des hommes, puisqu'existent les animaux domestiques. S'il leur manque le langage, et bien plus les ressorts du discours, ça ne les rend pas pour autant d'autant moins sujets à la parole. Lacan ajoute : c'est même ce qui les distingue et les faits moyens de production. » [26]

Cela nous conduit à la fonction du signifiant-maître. C'est dans la nature-langage de l'homme d'être soumis au signifiant maitre. Pour Lacan, la bonté de l'homme selon Mencius, c'est sa soumission au signifiant maître. D'où sa position de moraliste ou de saint, qui est de pouvoir dénoncer les semblants qui gouvernent le lien social fondé sur les discours.

Mais la logique propositionnelle n'en reste pas à la répétition de cette position moraliste. L'usage en lui-même de la logique, nous dit Lacan, quoi qu'elle-même puisse énoncer, n'est pas du tout à réduire à une tautologie, à ne faire que répéter une vérité à chaque pas du développement de ses formules.

Dans son cours déjà cité, Jacques-Alain Miller précise que si Aristote n'a pas mathématisé sa logique, celle-ci est néanmoins un formalisme parce que ses syllogismes ne comportent pas en tant que tels, à la différence de ceux qu'on trouve chez Platon, de termes concrets, sinon à titre d'exemples.

Le syllogisme aristotélicien est en tant que tel une règle pure établie avec des lettres. À ces lettres, on peut ensuite substituer des mots, des noms, des prédicats. Rien que le fait d'enlever les termes de la langue courante pour les remplacer par des lettres et, ces lettres, de les articuler en règles, suffit à faire le pas du formalisme et à ouvrir ainsi au logique pur. C'est pourquoi Lacan, chaque fois qu'il évoque la logique d'Aristote, implique que l'inconscient y est en jeu.

Pourquoi peut-on dire cela ? « Parce que remplacer par des lettres suffit à introduire, ou au moins à impliquer, la notion de *variable*. Si nous n'avions pas cette notion de la variable, nous n'aurions pas notre notion du sujet. Et ici notion est encore trop dire : nous n'aurions pas notre lettre du sujet ».[27]

[25] *Op. cit.,* p. 137.
[26] *Op. cit.,* p. 137-138.
[27] J. A. Miller, déjà cité, Cours 1984-1985, « 1, 2, 3, 4 », séance du 16/1/1985.

La logique des prédicats

Mais il est arrivé, près de deux mille ans après Aristote, un progrès fondamental dans la logique, avec Frege, Boole et De Morgan – Boole et De Morgan ont produit une algèbre de la logique, et Frege a introduit les quanteurs universel, $\forall x$, et existentiel, $\exists x$. On est passé de la logique propositionnelle à la logique des prédicats.

Augustus De Morgan et Georges Boole sont deux mathématiciens du XIXème siècle qui inaugurent une logique réduite à une algèbre. Si nous y restons dans le registre de la lettre, déjà présent chez Aristote, ils y apportent, avec l'algèbre, la dimension du calcul où git pleinement le pouvoir de la mathématique.

Gottlob Frege, lui, fait un autre pas en faisant des prédicats des fonctions, et introduit les quantificateurs $\forall$ (Quel que soit) et $\exists$ (Il existe). « Tous les corbeaux sont noirs » devient « $\forall x. \mathcal{N}(x)$», qui dit que tous les x appartenant au domaine des corbeaux satisfont la fonction $\mathcal{N}$. La formule ne porte plus sur un ou des individus, mais met en jeu une variable, une inconnue, x.

À chaque fois, deux termes distincts sont unis par un point .

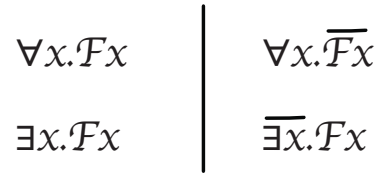
> Pour l'universelle affirmative, on a : Quel-que-soit x, il satisfait à la fonction écrite $\mathcal{F}(x)$. Ce qui s'écrit $\forall x . \mathcal{F}(x)$. Lacan remarque que dans le carré logique, le pas-tout s'écrit comme une particulière : *Quelques x ne sont pas…* L'universelle négative classique, *Aucun x est…* ne contredit pas l'universelle, mais dit seulement qu'aucun x n'y satisfait. Lacan, avec son pas-tout, va bien au-delà : il nie catégoriquement qu'il existe une universelle des femmes , un *toutes les femmes.*
>
> Pour la particulière affirmative, on a : il existe des x que vous pouvez faire fonctionner dans $\mathcal{F}(x)$, ce qui s'écrit $\exists x . \mathcal{F}(x)$.

Si la formule est valide, si l'on a le droit de l'écrire, elle est inscriptible – la question de l'inscriptible est centrale pour Lacan : un des chapitres du séminaire que nous lisons s'intitule « D'une fonction à ne pas écrire » : toutes les fonctions ne sont pas inscriptibles. Lacan en donne un exemple avec les équations du second degré. Celles-ci ont parfois deux solutions dans les nombres réels, et parfois pas (dans ce cas, les solutions sont des nombres complexes).[28] Par exemple, soit l'équation du second degré $X^2 + X + 1 = 0$. Sur l'ensemble des nombres réels, elle n'a pas de racine (elle n'en a que dans l'ensemble des nombres dits imaginaires, ou complexes). On ne peut en écrire la fonction sur le domaine des nombres réels. Une fonction ainsi écrite déborde toujours la fonction des nombres réels.

La conséquence de l'introduction des fonctions est que, dans la transposition, on ne retrouve pas l'homologie complète des universelles et des particulières affirmatives et négatives respectivement : dans notre exemple, il existe des variables qui satisfont à la fonction sur les réels, mais il existe aussi des variables qui ne lui satisfont pas ; on ne peut en déduire, et donc écrire ni que la fonction est satisfaite quel que soit x, ni qu'elle n'est pas satisfaite quel que soit x. [29]

[28] *Op. cit.,* p. 139.
[29] Cf. p. 140.

On dit que la fonction n'est pas toujours vraie. Mais que peut vouloir dire qu'une fonction n'est pas vraie ? Lacan va alors produire une torsion par rapport à la logique classique. Il propose le schéma suivant de la distribution des quantificateurs universels et existentiels[30] :



Logique des quantificateurs
(page 110)

Il faut lire la partie à droite :

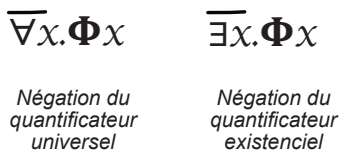
> Concernant l'universelle négative : quelque-soit x, il ne faut pas écrire $\mathcal{F}(x)$.
>
> Concernant la particulière négative, il en va de même. Quand on pouvait écrire il existe $x.\mathcal{F}(x)$, c'était recevable, inscriptible. Or mettre la barre sur *il existe* implique que x n'est pas inscriptible.

Dans ces deux structurations est restée négligée, sans valeur, l'universelle négative en tant qu'elle permet de dire qu'il ne faut pas écrire $\mathcal{F}(x)$ si vous parlez d'un x quelconque. Ici fonctionne donc une coupure essentielle.

Et c'est cela même autour de quoi s'articule ce qu'il en est du rapport sexuel. La question est de ce qui ne peut pas s'écrire dans la fonction $\mathcal{F}(x)$, à partir du moment où la fonction $\mathcal{F}(x)$ est elle-même à ne pas écrire. Elle est à proprement parler illisible.

La subversion opérée par Lacan

Lacan apporte une subversion sur la seule opposition qui tienne dans le carré logique entre l'universelle affirmative et la particulière négative. Il essaie de tirer, de faire venir la barre négative de la colonne de droite à la colonne de gauche, qui porte sur l'universelle.



(Page 141)

Appelons cette fonction Grand Phi de x, $\mathbf{\Phi}(x)$, « comme par hasard » nous dit Lacan, tout en mettant la barre de la négation sur le *quelque-soit*. C'est la négation du quantificateur universel : ce n'est pas de tout x que la fonction $\mathbf{\Phi}(x)$ peut s'inscrire. Si on met la négation sur le quantificateur existentiel, cela se dit : ce n'est pas d'un x existant que la fonction $\mathbf{\Phi}(x)$ peut s'écrire.

[30] *Op. cit.* p. 110.

Négations forclusive et discordantielle

Lacan continue en disant qu'il y a un monde entre ces deux négations[31] : Il s'agit plutôt de deux versants de la négation que d'une opposition. Lacan fait référence à Jacques Damourette et Édouard Pichon, deux grammairiens – Pichon étant psychanalyste.

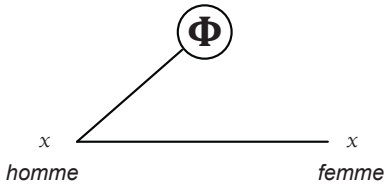
Dans son texte « Subversion du sujet et dialectique du sujet dans l'inconscient »[32], Lacan se penche sur le sujet de l'énonciation. Pour cela il fait référence au *ne* explétif que l'on peut trouver dans la phrase « Je crains qu'il ne vienne ». Il « désigne le sujet de l'énonciation, il ne le signifie pas. Comme il est évident au fait que tout signifiant du sujet de l'énonciation peut manquer dans l'énoncé, outre qu'il y en a qui différent du Je, et pas seulement ce qu'on appelle insuffisamment les cas de la première personne du singulier, y adjoignit-on son logement dans l'invocation plurielle, voire dans le *Soi* de l'auto suggestion.
« Nous pensons par exemple avoir reconnu le sujet de l'énonciation dans le signifiant qu'est le *ne* dit par les grammairiens *ne explétif.* » [33]

- Une négation est forclusive, elle exclut : je ne l'écris pas, je l'exclus, je ne veux rien en savoir. La fonction ne sera pas écrite.
- L'autre est discordantielle, elle exprime la division du sujet : ce n'est pas en tant qu'il y aurait un pour tout x, quelque soit x, que je peux écrire ou ne pas écrire $\Phi(x)$. Ce n'est pas en tant qu'il existe un x, que je peux écrire $\Phi(x)$, ou ne peux pas l'écrire.

C'est ce qui nous met au cœur de l'impossibilité d'écrire ce qu'il en est du rapport sexuel.

Grand Phi, Φ, n'est pas un médium

Longtemps avaient subsisté, concernant ce rapport sexuel, les structures de fiction sur lesquelles reposent toutes les religions. L'expérience analytique fonde que « ce rapport ne va pas sans un tiers terme, lequel est à proprement parler le phallus. »[34]



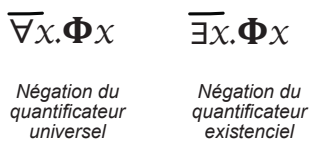
La caractéristique du tiers terme
(Page 142)

Il y a quelque chose d'inconnu, qui est là, l'homme, et quelque chose qui est là, la femme.
Le tiers terme Grand Phi, **Φ**, n'est précisément pas un médium (il n'est pas situé entre les deux x). C'est sa caractéristique, ce tiers terme ne communiquera pas avec les deux.
L'idée que tout homme est phallique et que toute femme ne l'est pas est ridicule.

Ce qui est à établir est bien autre chose.

[31] *Op. cit.,* p. 141
[32] J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du sujet dans l'inconscient » (1960), *Écrits*, Seuil, 1966,
[33] J. Lacan, « Subversion du sujet … », *op. cit.,* p. 800.
[34] *D'un discours…*, p. 142.

Reprenons le schéma de la page 141 :



(Page 141)

Pas tout homme, c'est-à-dire quelque homme, est phallique (à gauche du schéma), mais à partir de ceci que ce n'est pas en tant que particulier qu'il l'est (à droite).

« Il y a les plus grands doutes à porter sur le fait que le *tout homme* existe. Il ne peut l'être qu'au titre de *touthomme*, c'est-à-dire d'un signifiant, rien de plus. »[35]

« Pour la femme, en revanche, l'enjeu est exactement le contraire, C'est ce qu'exprime l'énoncé discordantiel, que je n'ai écrit que sans l'écrire, car ce discordantiel ne se soutient que de l'énoncer. Ce qui veut dire que *La* femme (faisons attention à la typographie) ne peut remplir sa place dans le rapport sexuel, elle ne peut l'être qu'au titre d'*une femme. Il n'y a pas de toute femme. »*

La sexuation. Essais de formules logiques

Qui que ce soit de l'être parlant s'inscrit à droite ou à gauche. Je propose ce schéma :

Part homme	*Part femme*
$\forall x.\mathbf{\Phi}x$	$\overline{\forall x}.\mathbf{\Phi}x$
$\exists x.\overline{\mathbf{\Phi}}x$	$\exists x.\mathbf{\Phi}x$

Part homme, essai d'une formule logique :

A gauche, la ligne supérieure indique que c'est par la fonction phallique que l'homme comme tout prend son inscription, à ceci près que cette fonction trouve sa limite dans l'existence d'un x par quoi la fonction Phi de x est niée (ligne du dessous). C'est la fonction du père. Le tout repose donc sur l'exception posée sur ce qui nie intégralement ce Phi de x. C'est l'exception qui confirme la règle.

Part femme, essai d'une autre formule logique :

A droite, on a l'inscription de la part femme des êtres parlants, de tous les êtres parlants. En effet, à tout être parlant il est permis, qu'il soit ou non pourvu des attributs de la masculinité, de s'y inscrire. S'il s'y inscrit, il ne permettra aucune universalité, il sera ce pas-tout, en tant qu'il a le choix de se poser dans le Phi de x ou bien de ne pas en être.

L'au moins un

« Si par hasard le rapport sexuel intéresse une femme, il faut qu'elle s'intéresse à cet élément tiers, le phallus, Et comme elle ne peut s'y intéresser que par rapport à l'homme, en tant qu'il n'est pas sûr qu'il y en ait même un, toute sa politique sera tournée vers ce que j'appelle en avoir *au moins un*. »[36]

[35] *Ibid.*

[36] *Op. cit.*, p. 144.

« L'*au moins un* est une fonction essentielle du rapport en tant qu'il situe la femme par rapport au point ternaire clé de la fonction phallique. Nous l'écrirons de cette façon, *l'hommoinsun. »*[37]

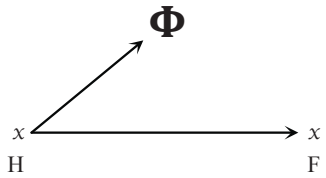


Schéma de l'hommoinsin
(Page 144)

Le statut de l'homme n'est fondé qu'à partir de l'existence d'un être capable de satisfaire à la jouissance de toutes les femmes. Celui de la femme ne l'est qu'à partir de la réalisation possible selon l'annulation de la loi phallique. L'hystérique méconnaît le mode de jouissance d'une femme, elle montre qu'elle peut faire semblant d'être un homme, puisqu'il est fait du semblant. Il est possible de *faire l'homme* puisqu'il est fait de signifiant. Dans le rapport sexuel il faut pourtant en passer par le phallus, alors sa recherche portera sur au moins un *touthomme* capable de satisfaire toutes les femmes.

La logique porte la marque de l'impasse sexuelle, on y trouve les mêmes impasses, obstacles, béances, la même absence de fermeture du triangle fondamental que dans l'expérience analytique. C'est ce que le chapitre suivant va préciser : « L'écriture, elle, pas le langage, l'écriture donne os à toutes les jouissances qui, de par le discours, s'avèrent s'ouvrir à l'être parlant. Leur donnant os, elle souligne ce qui était certes accessible, mais masqué, à savoir que le rapport sexuel fait défaut au champ de la vérité, en ce que le discours qui l'instaure ne procède que du semblant – à ne frayer la voie qu'à des jouissances qui parodient – c'est le mot propre – celle qui y est effective, mais qui lui demeure étrangère. »[38]

Pour revenir à ce qu'enseigne l'expérience analytique :
Une névrose est le point où s'articule la vérité d'un échec.

- « Rien ne peut être fondé du statut de l'homme qu'à faire, artificiellement, mythiquement, le *touthomme* avec celui, présumé, le père mythique, du *Totem et tabou,* à savoir celui qui est capable de satisfaire à la jouissance de toutes les femmes ».
- Inversement, ce n'est qu'à partir de la position d'être *une* femme qu'une femme puisse s'instituer dans ce qui est inscriptible de ne pas l'être, c'est-à-dire de ce qui est resté béant de ce qu'il en est du rapport sexuel.
- D'où le précieux de la fonction des hystériques qui sont celles qui disent la vérité sur ce qu'il en est du rapport sexuel.
  L'hystérique est aussi capable de faire le *touthomme* que le *touthomme* lui-même, par l'imagination. La jouissance phallique elle l'a aussi de son côté. Donc de ce fait elle n'en a pas besoin. »
- Et je reprends la phrase que j'ai déjà citée : « Mais si la relation sexuelle l'intéresse, il faut qu'elle s'intéresse à cet élément tiers le phallus. Et comme elle ne peut s'y

[37] *Ibid.*
[38] *Op. cit.,* p.149.

intéresser que par rapport à l'homme, en tant qu'il n'est pas sûr qu'il en ait même un, toute sa politique sera alors tournée vers ce que j'appelle en avoir *au moins un ».*

Reste que l'homme et la femme sont des faits de discours. Et « c'est donc dans un discours que les étants hommes et femmes ont à se faire valoir comme tels. [Or] il n'est de discours que du semblant. » Le semblant ne s'énonce qu'à partir de la vérité. (…) Pour qu'elle se fasse entendre, il lui suffit de dire *Je parle.* Comme vérité, elle ne peut dire que le semblant sur la jouissance, et c'est sur la jouissance sexuelle qu'elle gagne à tous les coups. » [39]

Ce que parler veut dire

Pour conclure, je cite quelques phrases de Lacan : « L'écriture n'est jamais simple inscription, elle n'est jamais (…) que quelque chose dont le langage se ferait chair. (…) Elle donne os à toutes les jouissances qui, de par le discours, s'avèrent s'ouvrir à l'être parlant. Elle souligne ainsi ce qui était certes accessible mais masqué, à savoir que le rapport sexuel fait défaut au champ de la vérité, [car] le discours qui l'instaure ne procède que du semblant – à ne frayer la voie qu'à des jouissances qui parodient – c'est le mot propre – celle qui y est effective, mais qui lui demeure étrangère.

Tel est l'Autre de la jouissance, à jamais inter-dit. »[40]

« Ce que parler veut dire, [c'est donc] la division sans remède de la jouissance et du semblant. La vérité, c'est de jouir à faire semblant, et de n'avouer en aucun cas que la réalité de chacune de ces deux moitiés ne prédomine qu'à affirmer d'être de l'autre, soit à mentir à jets alternés. Tel est le mi-dit de la vérité. »[41]

[39] *Op. cit.,* p. 146.
[40] *Op. cit.,* p. 149.
[41] *Op. cit.,* p. 151.